

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE: Maison de Famille, *A. Nunevais* — Arbre de Noël — Ce que pèse un brin de paille — Les Théâtres, *Th. Lefebvre* — Mort de Champlain, *Serge Usène* — Vie de M. Le Prévost — La Servante de M. le Curé, *Ch. Buet* — Correspondance.

MAISON DE FAMILLE

Depuis plusieurs semaines je reçois des compliments, (ce qui fait toujours plaisir) comme si j'avais fait une découverte, inventé une œuvre spéciale. Dans le numéro de septembre, je vous avais entretenu d'un projet qui me tenait au cœur. Elever les enfants pauvres, leur donner l'instruction, c'est une grande charité, mais est-ce une charité complète ? Que vont devenir ces enfants au sortir de l'École ? Vous les rencontrerez presque tous, au bout de quelques jours, un paquet à la main, faisant des commissions, flânant aux devantures des magasins. L'un d'eux que j'interrogeais sur sa place, me répondit avec grande assurance, qu'il était apprenti-modiste ! Vous pensez qu'il n'est pas prêt de faire des robes ni des chapeaux. Mais jusqu'à 16 ou 17 ans il ira porter le samedi soir à 10 ou 11 heures les toilettes de dames trop pressées de suivre la mode et toujours en retard pour donner leur commande. A 17 ans on portera d'autres paquets, un peu plus lourds, ce sera toute la différence. Mais pourquoi me direz-vous ne pas apprendre un métier ? La réponse est facile. La pauvreté oblige ces enfants à gagner tout de suite et à gagner le plus possible : or un bon métier exige plusieurs années d'apprentissage peu rémunéré. Ceux qui peuvent attendre après le salaire se dédommagent ensuite et gagnent leur vie honorablement, les autres se trouvent à 20 ans sans métier et vont grossir l'armée des journaliers.

Que faire me direz-vous, surtout lorsqu'il s'agit d'orphelins qui n'ont que des parents éloignés pour les soutenir ? Une chose très simple et très compliquée en même temps. Ouvrez pour ces enfants une maison qui sera pour eux la Maison de Famille, déchargez-les de cette préoccupation pleine d'angoisse : " Que mangerons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ; " placez-les dans des ateliers où ils pourront apprendre un bon métier, et voilà une charité excellente. Ces enfants pourront se préparer à la lutte de la vie, et arriver armés d'un métier qui les

fera vivre, c'est ce qui est simple : pour leur permettre d'atteindre ce but vous remplacerez la famille absente ou trop pauvre ; c'est ce qui est plus compliqué. Or voilà ce que nous avons fait. Notre maison de famille a commencé bien petitement, mais elle existe et le bon Dieu aidant elle viendra au secours d'une nouvelle misère.

N'allez pas croire que je sois innovateur. Je ne fais que revenir aux premiers projets des fondateurs du Patronage. Il est bien vrai qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil. M. Muir en établissant cette œuvre avait l'intention d'instruire les écoliers et de les suivre ensuite durant leur apprentissage ; il avait dû, faute de personnel, renoncer à ce second projet. Plus heureux, nous le reprenons, convaincus de son opportunité et assurés de sa réussite. Puisque je suis sur ce sujet, permettez-moi de signaler une autre coïncidence. Pendant plus de 15 ans les enfants du Patronage reçurent l'hospitalité dans la chapelle des Sœurs Grises : lors des fêtes solennelles qui marquèrent le 25^e anniversaire de la fondation du Patronage, les portes de cette chapelle s'ouvrirent encore pour nous accueillir. Aujourd'hui que nous reprenons l'œuvre de nos devanciers, ces mêmes religieuses, toujours empressées à soulager les pauvres, ont bien voulu accepter d'être les Mères de ces enfants. C'est vous dire que le Patronage tenu par des mains si habiles est devenu méconnaissable : aussi crois-je nécessaire de vous avertir que, si passant par la Côte d'Abraham, vous ne reconnaissez plus l'immeuble situé au 62, vous pouvez entrer, c'est toujours là que se trouve le Patronage.

A. NUNESVAIS, Ptre.

De la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

Arbre de Noël

Je suis en avance pour parler de ce sujet, mais que voulez-vous, tout le monde est pressé : les enfants qui voient déjà en rêve les bonbons et les cadeaux, ainsi que les dames charitables qui leur préparent ces surprises. L'année dernière, je vous disais la joie causée par cette petite fête de l'Arbre de Noël : un millier d'enfants y ont pris part. L'Hospice Saint-Charles, Stadacona, l'École du Palais, l'Externat de Saint-Roch, le Patronage ont bénéficié de cette entreprise généreuse.

Cette année encore, des dames charitables veulent offrir quelques douceurs aux enfants pauvres de la ville : qui ne voudrait les aider à rendre heureux, à si peu de frais, des centaines d'enfants ! — C'est donc une quête. Mais comme un *bonheur* ne vient jamais tout seul, j'en profite pour annoncer que bientôt je vais passer à mon tour, non pas pour assurer à nos enfants les gourmandises, mais le strict nécessaire. Cette visite à domicile doit remplacer le Bazar d'autrefois. Pour le moment oubliez la visite que nous devons vous faire, pour ne songer qu'aux dames qui se préparent à orner un Bel Arbre de Noël pour les pauvres de la ville. L'arbre est tout trouvé, mais il faut l'ornier de fruits. Je vous donne le conseil de ne pas attendre qu'on sollicite votre charité, envoyez tout de suite les étrennes que vous réservez aux pauvres : intéressez vos enfants à cette charité. Quelle belle récompense pour vous, si d'eux-mêmes ces chers enfants vous demandaient de réserver pour de plus pauvres qu'eux ce que vous devez leur donner.

Prière d'envoyer les objets à Madame Mailloux, 57 Rue de la Couronne, ou à Madame Lavery, rue St-Louis 69.

A. N.

CE QUE PÈSE UN BRIN DE PAILLE

Il faut lire la Vie des Saints dans le même esprit qui l'a dictée.. (J. JANIN.)

Rien qui soit ennemi du cœur comme l'esprit. (A. DE LAVERGNE.)

Il y avait un homme riche et puissant qui vivait dans son château, dont il ne sortait que pour aller guerroyer, ravager les champs de ses voisins, saccager les villages et détrousser les voyageurs. Il était si pervers et si cruel que rien d'humain, on peut le dire, ne lui restait au cœur, sinon l'amour pour sa femme, belle et douce créature qui passait les jours et les nuits à pleurer les méchantes actions de son mari et à demander à Dieu qu'il lui pardonnât. En vain ce mari l'entourait-il de toutes les délices que peuvent procurer le luxe et la richesse, la pauvre dame ne jouissait de rien : elle ne désirait, elle ne rêvait que la conversion de son époux.

Une nuit d'hiver, par une horrible tempête où le ciel semblait avoir déchaîné tous les éléments comme pour en finir avec la terre, la châtelaine était assise devant une grande che-

minée où flambait un feu pétillant. Le vent mugissait dans les tours comme irrité de leur résistance, les nuages lançaient leurs averses avec fureur, les éclairs traversaient les ténèbres comme des démons, tous les êtres vivants cherchaient un refuge contre l'inclémence de cette lugubre nuit ; cependant le seigneur du lieu n'était pas revenu de ses courses aventureuses ; l'épouse consternée priait.

On entendit frapper à la porte, et bientôt après un domestique entra et dit à sa maîtresse que deux pauvres moines harassés de fatigue, à demi morts de froid et de faim, et qui s'étaient égarés dans ce pays sauvage, demandaient l'hospitalité au château, ne fut-ce que dans l'étable.

La bonne dame fut saisie, car elle savait que son mari détestait les moines, et sa soumission envers lui était si grande qu'elle n'osait pas même faire le bien sans son bon plaisir. Mais comment repousser l'humble requête de ces hommes vénérables ?

“ Monseigneur n'en saura rien, se prit à dire le bon serviteur qui, en voyant sa maîtresse indécise, devina sa pensée ; à la pointe du jour ils s'en iront.”

La châtelaine donna son assentiment, en recommandant au domestique de les bien cacher dans l'écurie.

A peine sortait-il de la chambre, qu'on entendit le son d'un cor et le galop des chevaux annonçant l'arrivée du maître ; presque aussitôt celui-ci entra, et après avoir échangé son armure teinte de sang contre un riche vêtement de soie, doublé de fourrure, il prit place avec sa femme devant une table abondamment servie de mets succulents, et sur laquelle d'innombrables bougies blanches, fines et suaves comme la neige, répandaient leur pure et mélancolique lumière.

La châtelaine, richement habillée d'une robe de velours vert brodé d'or et de pierreries, ne mangeait pas ; l'éclat des bougies se reflétait dans les diamants qui couvraient son front et dans les larmes qui sillonnaient ses joues et ajoutaient à sa parure, car elles étaient de celles qui viennent du cœur et embellissent le visage.

“ Qu'avez-vous ? ” lui demanda affectueusement son mari.

Elle ne répondit pas.

“ Avez-vous peur pour moi de l'horrible tempête de cette

nuit ? Eh bien ! chassez toute frayeur, à présent que me voici sain et sauf, en dépit de Satan !”

La belle châtelaine ne répondait rien et continuait à pleurer, car les larmes sont des sœurs bien unies : elles se suivent l'une l'autre, et après la première il en vient mille.

Mais lui qui devait à son bon ange d'avoir gardé son amour pour sa femme comme une ancre de salut, il s'affligea de la voir pleurer et lui dit :

“ Racontez-moi, Madame, ce qui vous désole, et je jure par mon épée de sécher vos larmes, si cela est en mon pouvoir.

— Monseigneur, dit-elle, je pleure, parce que tandis que nous jouissons ici de tous les biens de la vie, il y a des gens qui manquent du nécessaire ; parce que tandis que cette flamme s'élève vive et joyeuse, et nous envoie sa chaleur comme une caresse, il y en a qui grelottent de froid. . . tandis que par leur fumet savoureux ces mets excitent notre appétit, d'autres ont faim. . . voilà pourquoi ma gorge se serre et pourquoi je ne puis manger.

— Mais, Madame, reprit le mari, qui donc, à votre connaissance, se meurt de froid et de faim ?

— Deux pauvres religieux, Monseigneur, qui m'ont demandé asile et qui sont dans l'écurie.”

Le mari fronça le sourcil.

“ Des moines ! dit-il, des fainéants, des gloutons, des coquins qui voudraient se bien traiter à mes dépens ?

— Ils n'ont demandé qu'un abri et un peu de paille.”

Le châtelain appela ses gens.

“ Oh ! seigneur, seigneur, s'écria en sanglotant la châtelaine, ne les chassez pas, souvenez-vous de votre promesse !

— Soyez tranquille, lui répondit son mari, ils mangeront, ils se chaufferont, et par-dessus le marché ils m'amuseront. Vous allez voir !”

Et il ordonna à ses domestiques de les amener en sa présence.

Pourtant, lorsque comparurent les deux religieux, l'humeur ironique et railleuse du châtelain se dissipa, comme se dissipe aux premiers rayons du soleil le froid et épais brouillard qui, la nuit, s'est exhalé d'un marais. Par un mouvement involontaire il se leva, et la plaisanterie impie qui allait s'échapper de ses lèvres s'y arrêta, comme un serpent qui se replie et rentre dans son repaire. C'est qu'il y avait sur le visage du plus âgé

de ces moines, dans les cheveux blancs qui couronnaient sa vieillesse, de même qu'une guirlande de fraîches roses couronne la jeunesse, dans la sérénité de son regard, dans la gravité de sa bouche, une dignité qui imposait, une douceur qui attirait, une autorité qui devait émouvoir et dominer même une âme glacée et corrompue.

Le châtelain les fit asseoir à sa table et garda un moment le silence : mais le religieux, fidèle à sa mission, commença à faire entendre la parole de Dieu dans ce lieu d'où elle avait été bannie, réfugiée au cœur de la châtelaine comme en un sanctuaire.

Le mari se taisait, et tout en écoutant regardait sa femme qui, les mains jointes, les yeux pleins d'anxiété regardait le missionnaire comme le marin dans une nuit d'orage regarde le phare qui lui montre le port, pendant que ses lèvres murmuraient : " Dieu bénit celui qui écoute ! "

Après le souper le châtelain prit une bougie, l'alluma et conduisit lui-même ses hôtes à la meilleure chambre du château, où les attendaient de beaux lits dorés garnis de matelas de soie ; mais les religieux se refusèrent à en user, disant qu'ils ne couchaient jamais que sur la paille.

Alors le châtelain descendit lui-même à l'écurie et en rapporta une charge de paille qu'il étendit sur le parquet.

" Mon père, dit-il en brisant d'un généreux effort la glace qui pesait sur son cœur, mon père, je voudrais revenir à Dieu mais il n'est pas possible que le Seigneur me pardonne tous mes crimes.

— Quand vos péchés, repartit le missionnaire, passeraient en nombre les grains de sable de la mer, les gouttes d'eau des nuages ou les étoiles du ciel, le repentir les effacerait tous et la clémence de Dieu les pardonnerait ; c'est pourquoi le pécheur endurci n'a point d'excuses, et c'est aussi ce qui fera son désespoir éternel."

Alors le châtelain se mit à genoux, se confessa, et d'abondantes larmes de contrition tombaient de ses yeux sur la paille où il s'était agenouillé.

Lorsque le missionnaire, après avoir rendu grâce au Dieu de miséricorde, se fut endormi, il se sentit transporté devant le divin tribunal ; l'éternelle justice tenait en main la balance qui

pèse le mal et le bien, une âme allait être jugée : c'était celle du châtelain. Satan, avec l'insolence du triomphe, mit dans un des plateaux de la balance l'amas énorme de ses iniquités, les bons anges se couvrirent la face d'horreur et de compassion ; l'âme exhala un gémissement de douleur.

Alors son ange gardien s'approcha, cet ange si doux, si patient, si beau, cet ange qui nous met le repentir au cœur, les larmes dans les yeux, l'aumône à la main, la prière sur les lèvres. Il apportait quelques brins de paille mouillés de larmes ; il les mit dans l'autre plateau.

L'âme fut sauvée.

Le lendemain matin, quand le religieux se leva, il trouva le château dans la consternation.

Il en demanda la cause.

Le châtelain était mort dans la nuit.

DES THEATRES

II

Les gens admettent généralement que le théâtre n'est pas parfait : ce qu'on y représente n'est pas toujours à prendre pour exemple, du moins dans tous les détails ; et même il s'y voit des choses absolument répréhensibles. Mais n'est-ce pas exagération manifeste d'en conclure que le théâtre en général est condamnable et condamné ? N'est-ce pas plutôt un amusement assez inoffensif, qui fait oublier de plus grands désordres, et le moins que l'on puisse faire, n'est-ce pas de le tolérer en silence, si l'on n'a pas assez de largeur de vue pour lui donner pleine approbation ? Si les adversaires du théâtre posaient la question de cette manière, peut-être se croiraient-ils moins en droit de jouer le rôle de censeurs intempestifs.

L'objection n'est pas nouvelle. Elle est vieille comme le monde, ou du moins comme les désordres qu'elle veut faire excuser. C'est toujours la même histoire. L'on prétend que l'esprit moderne ne saurait s'accommoder des entraves de l'ancienne morale, bonne tout au plus au moyen-âge ; que les temps du rigorisme sont passés ; et, chose étrange ! c'est dans les anciens auteurs, voire même dans les Pères de l'Eglise, que l'on trouve les réponses les plus fortes à ces objections prétendues contemporaines.

La distance n'est pas considérable de l'œil à l'âme. Ce qui rentre par les yeux ne tarde guère à pénétrer dans le plus intime de notre être. Si ce que nous percevons par hasard, un seul instant, a pour effet trop souvent de développer les plus mauvaises passions, que dire de soirées entières passées en présence de spectacles propres à développer les imaginations les plus dérégées! Car on aura beau prétendre que le spectacle est inoffensif, cette appréciation par trop débonnaire, pour ne pas dire criminelle, ne saurait être acceptée de ceux qui savent ce qui se passe sur les tréteaux.

A quoi se résument les trois quarts des pièces qui se jouent ici ou ailleurs? Quel en est le principal attrait? Des actes vertueux, d'héroïques sacrifices? Ce n'est que trop le contraire. La haine, la vengeance, l'amour: voilà ce que l'on rencontre à chaque instant. Et remarquons bien que les personnes se rendent au théâtre expressément pour admirer parci spectacle. Ils sont tout oreille, tout yeux, pour ne rien perdre des moindres développements, pour saisir les raffinements des expressions à double sens: rien ne leur échappe. Si de pareilles gens dorment au sermon, ils sont éveillés à tous les propos obscènes, à tous les gestes immondes. On dit parfois que notre peuple n'a pas l'intelligence développée. Je voudrais que ceux qui parlent de la sorte fussent présents à la représentation de certaines pièces. Ils verraient quelle profonde connaissance de leur langue ont nos Canadiens-français! L'anglais même ne leur est pas inconnu. Tel individu que vous ne soupçonnez pas de parler anglais, qui serait impuissant à comprendre les chefs-d'œuvre de cette langue, saisit avec une merveilleuse facilité les expressions les plus saugrenues.

Cela prouve que le théâtre, incapable de rien enseigner d'utile, est éminemment propre à développer la science du mal. Et comment pourrait-il en être autrement lorsqu'on n'y enseigne rien autre chose, lorsque tout y est de nature à développer les passions? Les modernes, désireux d'enrichir sur les méthodes d'enseignement de nos ancêtres, ont imaginé, sur une grande échelle, ce qu'on appelle des leçons de choses. L'on décrit aux enfants un objet déterminé, on en fait connaître les principales propriétés: rien, paraît-il, n'est plus propre à faire apprendre vite et sûrement. J'ose dire que le théâtre est une continuelle leçon de chose. Et quelle chose? Le vice.

On vous le présente sous ses aspects les plus divers : intrigues amoureuses, attitudes risquées (j'adoucis les termes), gestes malséants. Tout ce que l'on dit et fait est le développement d'une passion qu'un chrétien devrait ignorer, loin de pouvoir en jouir comme d'un spectacle amusant. Pendant que vous écoutez cet air qui accompagne des paroles lascives, pendant que vous regardez avec la plus grande attention cette danseuse qui n'est revêtue ni de pudeur ni de trop d'étoffe, pensez-vous que votre imagination soit en repos ? N'est-il pas vrai que la plupart, pour ne pas dire tous les auditeurs ou spectateurs, sont dans l'attente de quelque chose de plus que ce que l'on voit ou entend ? Si vous êtes d'une nature portée tant soit peu au mal (et qui est entièrement exempt des faiblesses de la chair ?), ne vous laisserez-vous pas entraîner au delà des bornes ? Ne voudrez-vous pas transporter dans votre propre vie quelques-uns des exemples donnés par les acteurs ou actrices ?

Je termine pour aujourd'hui par une dernière considération. Que ceux pour qui le théâtre est un amusement innocent, examinent leur conscience en s'éloignant des tréteaux, et qu'ils se demandent s'ils sont dans une telle disposition de conscience qu'ils voudraient mourir subitement ?

La réponse que chacun entendra dans le fond de son âme, si on veut y prêter attention, suffira chez les honnêtes gens à régler la difficulté : l'on ne retournera plus au théâtre.

THOMAS LEFEBVRE.

(*A suivre*)

LA MORT DE CHAMPLAIN

Sur un rocher neigeux, dans un pays perdu,
En face du grand fleuve aux ondes solitaires,
Le héros, l'œil hanté de visions austères,
S'endort, comme accablé de son labeur ardu.

Quelques soldats obscurs environnent sa couche,
Braves qu'avait gagnés son rêve conquérant,
Et ces fils éperdus recueillent en pleurant
Les syllabes d'espoir qui tombent de sa bouche.

Un prêtre, compagnon d'œuvres et de combats,
Comme un gage de paix pour l'heure redoutée,
Au chevalier pieux offre, sur son grabat,
Cette croix que lui-même en ce sol a plantée.

La stupeur se répand dans la bourgade en deuil ;
Sur les cœurs atterrés l'effroi plane en silence,
Et chacun se demande : " Est-ce notre existence
" Que cet homme en mourant va clouer au cercueil ?... "

Autour, la forêt vierge et les savanes bleues
Où glissent le Mohawk et le Tsonnontouan ;
Puis, des déserts sans fin ; puis, le morne Océan...
La France est par delà, si loin, à mille lieues !...

Et le calme héros expire sans renom,
Sans une voix chantant sa pénible épopée,
Sans savoir si quelqu'un reprendra son épée,
Sans laisser même un fils pour porter son grand nom.

Mais qu'importe l'oubli, lorsque l'œuvre demeure,
Et qu'au Christ, à la France, un royaume est conquis ?
Mais, au soir des combats, sur le tertre conquis
Quand flotte le drapeau, qu'importe que l'on meure ?

Peut-être à ses yeux clos brille alors le secret
Des triomphes futurs, des grandes destinées,
D'une gloire qui vient par delà les années,
Et, comme sans remords, il tombe sans regrets.

A cette heure, bien mieux que le bronze ou la pierre,
L'avenir, ô Champlain ! prépare ton autel.
Vois ! après deux cents ans, tout un peuple immortel
Germe sur ton cercueil et vit de ta poussière...

SERGE USÈNE.

Montréal, novembre 1898.

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

Le Président de Conférence

La seconde conférence de Saint-Vincent de Paul fut donc fondée sur la paroisse Saint-Sulpice. Le président était tout indiqué : celui qui avait été l'âme de cette scission charitable devait prendre la conduite de ceux qui l'avaient suivi. M. Le Prévost apporta dans sa nouvelle fonction son tact ordinaire, son esprit entreprenant, sa charité active. Il sut allier à la douceur la fermeté indispensable au gouvernement de toute société. Les réunions étaient pleines de vie, chacun y trouvait une occupation pour son zèle ; le président s'ingéniait à les rendre intéressantes. Voici du reste ce que nous lisons dans les souvenirs de ses confrères :

" Après une prière et une courte lecture dans l'Imitation de Jésus-Christ ou la vie de saint Vincent de Paul, on distribuait

les bons de pain, de viande et de bois à chaque chef de section, qui les distribuait, à son tour, à chacun des membres de son groupe ; durant ce temps, le chargé du vestiaire faisait une petite collecte de dix centimes, qui venait grossir les fonds dont il était permis de disposer. M. Le Prévost rappelait quelquefois, pour les plus jeunes ou les nouveaux venus, que ces dix centimes n'étaient pas le paiement de la chaise, mais l'aumône pour le vestiaire. C'était là le moment de la causerie familière, amicale, et ce n'était pas le moins bruyant, le moins agréable.

“ Mais, dès que la voix aimée de notre président réclamait un peu de silence, on se taisait, et l'on écoutait. Il donnait alors quelques avis, faisait voter et accorder les demandes de vêtements ou de secours en argent, pris dans le *tronc de Bon-Secours*, lequel restait rarement vide ; quelqu'un des membres ou le président lui-même apportait une petite somme qu'il avait recueillie au dehors durant la semaine. On citait ensuite quelques traits édifiants, recueillis dans l'histoire des familles visitées et le président terminait la séance par quelques-unes de ces paroles qui sortaient de son cœur ému, et pénétraient ses auditeurs d'un nouveau zèle ”.

L'influence du président s'exerçait sur des cœurs préparés, et bientôt la conférence Saint-Sulpice put servir de modèle, ainsi que l'atteste le rapport des Conférences lu en assemblée générale en 1843. Lorsque les premiers compagnons de M. Le Prévost purent dire tout haut ce qu'ils pensaient de leur ancien président, ils furent unanimes à reconnaître que son action avait mis dans sa conférence cet esprit de zèle qui se manifestait par la création de toutes les œuvres de charité. “ C'est à son initiative que sont dues la plupart des œuvres que nous voyons fleurir autour de nous ”, dira un de ses successeurs à la présidence. — Il savait communiquer son ardeur à ses compagnons. “ Sa parole facile et distinguée, écrit M. Taillandier, mort, curé de Saint-Augustin, à Paris, était surtout pleine de sentiment et, par une douce insinuation, elle pénétrait les âmes. Il parlait admirablement des grandeurs et des beautés de la religion et des besoins des pauvres, parfois, quelque ecclésiastique venait nous adresser des encouragements et des conseils d'édification ; mais j'avoue que les avis courts et variés du président me faisaient presque toujours plus d'impression. On sentait dans cette parole laïque l'âme de l'apôtre qui se révélait et qui cherchait les âmes.

Les Premières Œuvres

La Société de S. Vincent de Paul a pour but la visite des pauvres, mais ce serait une erreur de penser que son action se limite à cette œuvre : la charité sous toutes ses formes sollicite son dévouement. Il existait dans le quartier des Ecoles une maison de correction pour les jeunes détenus ; cet internat forcé n'était guère fait pour rendre meilleurs ces pauvres enfants. M. Le Prévost conçut le projet de les évangéliser. On obtint la permission de pénétrer dans cette prison. Dans une lettre du 24 août 1834, M. Le Prévost nous fait connaître ce peuple indiscipliné.

“ Nous sommes installés près de nos jeunes prisonniers, je vous entretiendrai d'eux plus au long, quand j'aurai mieux vu ce qu'il en faut attendre. Au premier abord, j'en ferais volontiers autant de petits saints. Pauvres enfants ! tant s'en faut ! un d'eux, d'excellente famille, séparé des autres, avec lequel je causais hier, est enfermé pour avoir battu son père ; il a dix-neuf ans passés, près de vingt ans. C'est le seul que je connaisse. Par lui, jugez du reste. Plusieurs ne savent pas lire ; on leur montre mal ou point ; nous allons nous en occuper ”.

Puis ce furent les orphelins qui bénéficièrent de son activité charitable. Les confrères de S. Vincent de Paul se trouvaient chargés d'une vingtaine d'orphelins. On avait loué pour eux une maison, et une personne pieuse prenait soin de cette *Maison des Orphelins-Apprentis*. Les familles visitées par les Conférences alimentèrent très vite cette œuvre nouvelle, elle devint assez importante. Un des amis de M. Le Prévost, M. de Kerguelen, se décida à se consacrer entièrement à cette œuvre, et vint demeurer au milieu de ces enfants. Ceux-ci recevaient le dimanche de nouveaux compagnons, enfants des familles visitées par les confrères, et bientôt il y en eut une centaine. M. Le Prévost remplaça M. de Kerguelen ; c'était pour lui une charge bien lourde, en raison de sa santé chancelante, de la distance qu'il avait à parcourir. Malgré cela il venait tous les soirs faire la prière et les enfants allaient prendre leur repos après avoir reçu la bénédiction de celui qui était devenu leur père. Le dimanche il complétait leur instruction religieuse, dans des commentaires très simples du saint Evangile. Cette œuvre subit des transformations diverses, jusqu'au jour où les

confrères placèrent ces enfants dans une Ecole professionnelle dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

A ce propos qu'il me soit permis de citer l'appréciation de M. de Melun, bon juge en la matière, sur les internats d'apprentis.

“ Un jour, en traversant les jardins du Luxembourg, j'aperçus dans l'avenue de l'Observatoire un de nos apprentis, sorti nouvellement de nos ateliers, lequel se livrait avec un certain succès, aux applaudissements de la foule et aux encouragements de son patron, à des exercices de Saltimbanque. Il est vrai que, par contre, on m'apprit le lendemain que deux de nos élèves venaient d'entrer au noviciat des Frères. Le régime de l'internat avait donc pour résultat de produire, suivant la disposition de chacun, des acteurs ou des religieux ; mais j'étais convaincu d'avance qu'il ne produirait pas d'ouvriers.

“ C'est pourquoi, de plus en plus, je résolus d'employer toutes les ressources de l'œuvre au développement de la protection des apprentis externes et, par eux, à la moralisation du travail et à la purification des ateliers.” (M. de Melun, par Mgr. Bannard.)

M. Le Prévost regrettait l'œuvre des apprentis externes, où, comme le dit son historien, le jeune homme vivant au dehors, dans le plein air du travail, et, en même temps, dans un atelier choisi, trouvait, le soir, en rentrant à l'orphelinat un foyer de famille. Aussi, plus tard ressuscita-t-il cette œuvre sous le nom de *Maison de famille*, et quoique ses fils spirituels ne reculent pas devant la direction des écoles professionnelles, ils savent par expérience le bien réalisé par ces externats d'apprentis. (1)

La Servante de M. le Curé

Le presbytère est une longue bâtisse à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, exposé en plein midi, précédée d'une sorte d'esplanade qui se trouve en contre-bas de l'éminence qui supporte l'église, et de la place du village où se case la mairie. Un jardinet mal cultivé s'étend derrière la maison du

(1) Comme nos lecteurs l'ont certainement remarqué c'est cette œuvre si utile que nous venons de fonder au Patronage. Nous remercions la *Semaine Commerciale* de son article sur ce sujet.

curé. Celui-ci voit de ses fenêtres se profiler sur le ciel bleu l'inélégante silhouette de la mesure qui sert de temple au bon Dieu et que les hommes ne veulent point réparer, le toit pointu de la mairie et les grandes croix noires dans le cimetière, laissées debout par les orages.

Sur l'esplanade picorent des poules et des coqs, de maigres canards et des pintades. Sous un appentis, adossé au mur de soutènement, vit un de ces animaux que le paysan n'ose appeler autrement que " le compagnon de St Antoine. "

C'est en ce domaine et sur ce peuple fort indiscipliné que règne la servante de monsieur le curé, appelée Bibiane.

Bibiane a aujourd'hui cinquante-cinq ans. Elle naquit dans un pauvre village de la plaine, de parents honnêtes mais riches,—c'est-à-dire possédant un ou deux hectares de terrain,—et qui la destinèrent, dès le berceau, à la royauté domestique dont elle est aujourd'hui revêtue, et qui selon eux devait constituer à leur fille un sort glorieux. Bibiane fut élevée dans ces idées.

Son enfance fut pieuse, et son adolescence, exempte de toute pensée d'ambition ou d'amour. Elle vécut dans sa famille jusqu'à l'âge de quarante ans, attendant avec une légitime impatience que sonnât l'heure de cette quarantième année, car sa carrière lui était fermée jusqu'alors, de par les règlements ecclésiastiques.

Cette longue attente ne fut pas sans lui aigrir quelque peu le caractère. Elle travaillait beaucoup parmi les siens. Elle apprenait l'ordre, l'économie et la science difficile du ménage. Elle recueillait avec soin les recettes gastronomiques transmises par plusieurs générations d'aïeules à ses parents et à ses amis. Enfin, l'heureux jour arriva. Nous serions par trop présomptueux en voulant décrire ici la joie prodigieuse qui la rendit pour quelques heures véritablement aimable.

Bibiane, pendant les premières semaines de son ministère chez le vénérable curé de J. . . , fut un ange de douceur, de patience et de bonté. Elle s'effaça modestement, accueillit avec déférence les compliments que lui portèrent une douzaine de commères fort empressées auprès d'elle. Elle répondit aux avances du maire, gratifia le maître d'école d'une ou deux paires de sabots. Elle flatta le chien de monsieur le curé, lui fit l'éloge.

de ses poules, vanta le précieux embonpoint de "l'animal habillé de soie".

Hélas ! Quel changement !

Aujourd'hui Bibiane se livre à de regrettables écarts de langage. Elle dit par exemple :

— *Mes poules sont assez grasses pour que j'en aille vendre quelques couples au marché. De mon argent, j'achèterai un rabat à monsieur le curé et une douzaine d'assiettes en faïence pour ma salle à manger, car ma vaisselle n'est vraiment pas suffisante.*

A une dévote prenant des informations, elle répond :

— *Nous dirons, demain, notre messe vers neuf heures, attendu que notre ami l'archiprêtre de Saint-Felmase viendra dîner avec nous. Quant à notre sermon de dimanche, il aura pour texte le martyr de notre patron saint Paul. Est-ce que vous ne me donnerez pas des fleurs pour mon autel de la Sainte Vierge, mademoiselle ! Mes congréganistes ont oublié d'apporter des bouquets.*

Elle s'oublie quelquefois à parler ainsi en présence de son maître qui n'ose la gronder.

Bibiane est charitable à sa manière. Elle donne volontiers à tous les pauvres, mais elle a des préférences pour tel ou tel, qui reçoivent avec la tranche épaisse de pain bis les rogatons de la cuisine, voire un morceau de fromage coupé exprès à la meule, voire encore un verre de vin, un cornet de tabac à priser, extrait du pot de grès que monsieur le curé envoie remplir à la ville chaque mois.

Mais Bibiane déteste les visiteurs qui arrivent impromptu, car elle aime à faire parade de ses talents culinaires, et c'est à grand regret qu'elle sert le maigre ordinaire du curé. Puis il ne lui plaît guère de remuer les tas de linge empilés dans son armoire, de mettre des draps neufs au lit des "étrangers," d'user une bougie entière pour le service de l'hôte. Aussi quand monsieur le curé invite ses cousins ou ses amis à sa table, elle commence par le tancer vertement ; ensuite huit jours durant, elle rappelle chaque jour qu'il n'y a plus que trente francs dans sa bourse, que le trimestre n'échoit que dans cinq semaines, que monsieur le curé va se trouver sans argent, que ce ne sont ni ses amis ni ses cousins qui lui en donneront, que le

beurre est hors de prix, la viande de mauvaise qualité à cause de la saison.

Les invités se présentent. Ils sont reçus avec un sourire farouche, mais ils s'attablent à un festin pantagruélique. Dès qu'ils sont partis, Bibiane apporte à son maître ses économies personnelles, assurant que, si cela continue, monsieur le curé sera obligé de faire banqueroute.

Bibiane est bavarde. Seulement, comme elle est fière aussi, elle ne se commet point avec toute sortes de gens. Elle choisit ses confidentes. Cependant, elle n'est ni médisante ni délatrice. Ses écarts de langage n'ont d'autres sujets que les petits événements du jour, la louange de monsieur le curé, les incongruités commises par le porte-lard et autres menues devisettes.

Bibiane est gourmande. Elle s'en confesse. A tout péché miséricorde.

Bibiane est impérieuse. Elle entend que monsieur le curé suive ses conseils. Elle veut qu'il mette sa douilleote ouatée pour sortir la nuit ; qu'il ait des rabats bordés de perles de verre au lieu d'un liséré de batiste ; qu'il ne se serve de sa tabatière d'argent que le dimanche et les fêtes carillonnées, une simple tabatière de cuir bouilli suffisant pour les jours ouvrables. Elle entend qu'il fasse une heure de promenade après chaque repas. Elle lui cache sa monnaie, afin qu'il ne la distribue pas à tous les mendiants du chemin.

Bibiane est coière. Que son chat lui vole un os, elle le bat comme plâtre. Quand les enfants de chœur boivent le vin blanc de la messe, elle a grand'peine à ne pas leur octroyer ce que le vulgaire nomme une gifle.

Bibiane est longue, sèche, maigre. Son visage osseux est recouvert d'une peau parcheminée. Elle a des pommettes saillantes, des yeux gris, ternes, abrités sous d'épais sourcils, une bouche meublée de longues dents jaunes. Ses pieds séduiraient un gendarme.

Bibiane est coquette. Elle ne porte que des robes de laine grise que recouvre à demi un tablier de cotonnade bleue.

Dieu la conserve à son maître !

CHARLES BUET.

La charité doit dicter toutes nos paroles, diriger toutes nos actions.

S. VINCENT DE PAUL.